



Les frères Humboldt, l'Europe de l'*Esprit*

Sous la direction
de Bénédicte Savoy et David Blankenstein

PSL★
RESEARCH
UNIVERSITY

Jean-Pierre de Monza

VOCABULARIO
 DE LA LENGVA GENE-
 RAL DE TODO EL PERVLLA-
 mada lengua Qquichua, o del Inca.

CORREGIDO Y RENOVADO CONFORME A LA
 propiedad cortesana del Cuzco, Dividido en dos libros, que son dos Vo-
 cabularios enteros en que salen a luz de nuevo las cosas q̄ faltaban
 al Vocabulario. Y la suma de las cosas que se aumentan se
 vea en la hoja siguiente. Y en añadidos al fin los
 privilegios concedidos a los Indios

COMPOSTO POR EL PADRE DIEGO GON-
 galez Holguin de la Compañia de Jesus, natural de Caceres.

DEDICADO AL DOCTOR HERNAN-
 do Arias de Vgarde del Consejo de su Magestad
 Oydor de la Real Audiencia
 de Lima.

¶ Volo autem vos omnes loqui
 lingua sicut ecclesia edificatio-
 nem accipiat. 1. Cor. 14.



¶ Si ergo nesciero virtutē ve-
 erae cui loquor barbarus, & qui
 loquitur mihi barbarus, ibi.

CON LICENCIA.

Impresso en la Ciudad de los Reyes. Por Francisco del
 Canto. Año. M. DC. VIII.

Esta tasado este Vocabulario a vn Real cada pliego en papel.
 Y tiene 90. pliegos.

Les frères Humboldt
 et les langues

Jürgen Trabant

Les langues américaines en Europe

Le 3 août 1804, à Bordeaux, deux jeunes gens descendent d'un bateau nommé *La Favorite* en provenance de Philadelphie : Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland rentrent du voyage en Amérique qui les a rendus célèbres en Europe. Avec *La Favorite* arrivent aussi en Europe douze livres qui transformeront profondément le savoir sur les langues et qui mettent en marche la linguistique moderne. Il s'agit des livres suivants, selon la liste publiée dans la *Relation historique* (1814-1825) du voyage de Humboldt (Rel. I: 504) :

Bernardo de Lugo, *Gramatica de la lengua general del Nuevo Reyno de Granada o de la lengua de los Muycas o Mozcas*, Madrid, 1619.

Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua o del Inca, conforme a la propiedad cortesana del Cuzco*, Ciudad de los Reyes, 1608.

Gramatica de la lengua del Inca, Lima, 1753.

Al. de Molina, *Vocabulario de la lengua Mexicana*, Mexico, 1571.

Augustin de Vetancurt, *Arte de la lengua Mexicana*, Mexico, 1673.

Ant. Vasquez Gastelu y Raym. de Figueroa, *Arte de lengua Mexicana*, Puebla de los Angeles, 1693.

L. de Neve y Molina, *Reglas de ortografia, Diccionario y arte del idioma Othomi*, Mexico, 1767.

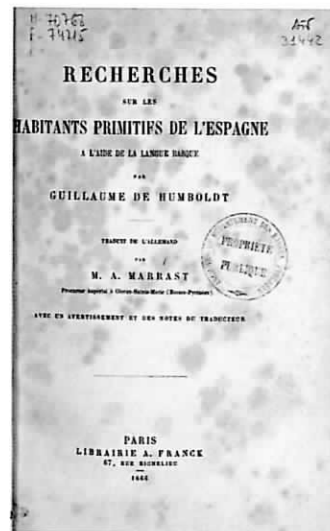
Carlos de Tapia Zenteno, *Noticia de la lengua Huasteca, con doctrina christiana*, Mexico, 1767.

Fr. Antonio de los Reyes, *Gramatica de la lengua Mixteca*, Mexico, 1593.

Jose Zambrano Bonilla, cura de San Andres de Hucitlapan, *Arte de la lengua Totonaca, con una doctrina de la lengua de Naolinga, con algunas voces de la lengua de aquella sierra y de esta por aca, por Franc. Dominguez, cura de Xalpan*, Puebla de los Angeles, 1752.

Jose de Ortega, *Vocabulario della lengua Castellana y Cora*, Mexico, 1732.

Fern. Ximenez, *Gramatica de la lengua Caribe* (manuscrit).



Humboldt n'avait pas seulement recueilli des plantes, des minéraux et des animaux, mais aussi des langues. Il s'était procuré des descriptions – extrêmement rares – des langues des peuples américains. Ces descriptions sont le plus souvent l'œuvre de missionnaires, qui étaient des linguistes avant la lettre et à qui nous devons les premières grammaires et dictionnaires des langues du Nouveau Monde. Et Humboldt a collectionné lui-même des mots et des phrases des langues des peuples qu'il avait rencontrés. On trouve par exemple une liste de mots chaymas dans la note B du chapitre IX de sa *Relation* (Rel. I: 505s.).

Alexander von Humboldt avait rassemblé ces matériaux linguistiques pour son frère Wilhelm, qui – pendant la période du grand voyage de Bonpland et Alexandre – avait finalement trouvé le centre de ses intérêts anthropologiques : les langues. Car au moment

où Alexander partait pour le Nouveau Continent, Wilhelm von Humboldt découvrait sa vocation de linguiste et il partait, pour ainsi dire, pour son Nouveau Continent à lui : le Pays basque. La rencontre avec la langue basque fut pour Wilhelm comme l'arrivée dans un pays qu'il avait cherché longtemps, un peu comme l'arrivée – beaucoup plus connue et spectaculaire – d'Alexander dans la forêt de l'Amérique du Sud.

Il était prévu que Wilhelm écrive la partie linguistique du *Voyage aux régions équinoxiales au Nouveau Continent*. Mais il ne tint pas les délais et ce travail sur les langues américaines, pourtant entamé, demeura inachevé¹.

Cela ne veut pas dire que ce qu'Alexander avait rapporté de son voyage pour son frère n'eut pas des conséquences importantes. Les livres qu'il avait mis dans les caisses de *La Favorite* ont tout simplement contribué à révolutionner la recherche linguistique. Alexander lui-même écrit dans l'introduction de la *Relation historique* que « Monsieur Frédéric Schlegel et Monsieur Vater » se sont servi les premiers de ses matériaux, qui « se trouvent aujourd'hui entre les mains de mon frère, M. Guillaume de Humboldt, qui, pendant ses voyages en Espagne et pendant un long séjour à Rome, a formé la plus riche collection de vocabulaires américains, qui ait jamais existé » (Rel. I: 25).

Alexander se réfère là aux deux livres les plus importants de cette période où se formait la linguistique comme discipline scientifique. Premièrement à *Über die Sprache und Weisheit der Indier* [Essai sur la langue et la philosophie des Indiens] de 1808 de Friedrich Schlegel. Par la lecture des grammaires américaines que lui avait prêtées Alexander von Humboldt, et à cause des profondes différences qu'il avait constatées entre les langues américaines et les langues européennes, Schlegel découvre que la linguistique doit se fonder dorénavant sur la comparaison de la « structure interne » des langues, donc sur leur grammaire. C'est vraiment une révolution, nous dirions aujourd'hui un « turn », un « grammatical turn » de l'étude des langues qui jusqu'ici avait surtout comparé des lexèmes. Le livre de Schlegel inspirera Franz Bopp pour son étude sur le système de conjugaison des langues indo-européennes (1816) qui est considérée comme le document fondateur de la linguistique *historique* comparative.

L'autre œuvre implicitement mentionnée dans la préface de la *Relation historique* est le *Mithridates* [Mithridate] de Johann Severin Vater (initié par Johann Christoph Adelung) (1806-1817) qui s'est servi des livres américains de Humboldt. Le *Mithridate* était la tentative très ambitieuse de réunir toutes les connaissances sur les langues dans une espèce d'encyclopédie linguistique. Et c'est cette intention-là qui restera le motif de la linguistique *anthropologique* que fondera justement le frère d'Alexander, Wilhelm.

Les frères Humboldt

L'époque autour de 1800, cette période d'un grand essor culturel de l'Allemagne, avait généré, comme un petit miracle à l'intérieur du miracle, des couples célèbres de génies frères : les frères Humboldt, les frères Schlegel, Bettina et Clemens Brentano, et, plus tard, les frères Grimm. Parmi ces couples fraternels, les frères Humboldt sont peut-être les plus brillants et certainement les plus importants pour l'histoire intellectuelle européenne.

Alexander, le naturaliste, est internationalement beaucoup plus connu que son frère aîné Wilhelm. Tous les « Humboldt counties », « Humboldt rivers », courants, montagnes et villages en Amérique, sont nommés d'après celui que l'on a appelé « le second découvreur de l'Amérique », « el segundo descubridor de América », c'est-à-dire d'après Alexander. Et souvent, en dehors de l'Allemagne, on ignore même l'existence de son frère. Wilhelm est né en 1767, et Alexander en 1769. Leurs existences étaient extrêmement importantes l'une pour l'autre, leur fraternité n'est pas un fait contingent, elle est au cœur de leur pensée et de leurs œuvres : les frères Humboldt étaient un couple fraternel très uni, ils ont été éduqués ensemble et ne se sont jamais perdus de vue. Wilhelm meurt en 1835 et Alexander en 1859. Alexander écrit dans une lettre à Letronne sur la mort de son frère : « J'ai perdu la moitié de mon existence. » C'est une phrase qui a du poids.

Malgré des tempéraments plutôt opposés et des projets scientifiques complémentaires – Nature et Culture –, la formation commune et une très grande admiration réciproque ont créé une *forma mentis* commune, proche de la pensée de Goethe : un respect et un intérêt pour les phénomènes individuels, précieux en tant que tels mais qui sont néanmoins les manifestations d'un universel. Cet universel est plutôt une *forme commune* qu'une abstraction conceptuelle : le *type* que Goethe avait préconisé dans sa morphologie. Et, en tant qu'écrivains, ils essaient tous les deux de saisir les traits caractéristiques de ces individus dont la forme spécifique ne disparaît jamais au profit du général. C'est cela, bien sûr, qui fait tout le charme de la prose élégante et claire d'Alexander et c'est à cela aussi qu'aspirent les textes plutôt graves et compliqués de Wilhelm. Les termes clés qui caractérisent ces tentatives sont : *Ansichten* (*Ansichten der Natur, Weltansichten*), « vues, visions » ; *Gemälde*, « peinture » ; *Totaleindruck*, « impression totale ». Étant donné le lien étroit qu'entretenaient les deux frères, on connaît mal Alexander si on ne connaît pas Wilhelm et vice versa.

Wilhelm et les langues du monde

Quelle que soit la situation dans les autres pays, en Allemagne Wilhelm von Humboldt est peut-être aussi célèbre que son frère Alexander. Et ceci pour deux raisons. Premièrement, on pense

surtout et immédiatement à des projets et des concepts concernant l'éducation. Wilhelm est connu comme le fondateur de l'Université de Berlin et donc considéré comme l'inventeur d'une conception moderne et nouvelle de l'enseignement supérieur, surtout de la célèbre unité de la recherche et de l'enseignement. Un concept clé de l'histoire allemande est lié au nom de Humboldt, le concept de *Bildung*. *Bildung*, l'éducation de soi-même, a été un idéal de la bourgeoisie allemande du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle. C'est la *Bildung* qui consolait la bourgeoisie allemande du fait qu'elle avait raté la prise de pouvoir politique que les autres bourgeoisies en Europe avaient arraché aux anciennes classes dirigeantes.

Deuxièmement, Wilhelm von Humboldt est une grande figure de l'histoire nationale. Il fut d'abord ambassadeur prussien à Rome et plus tard, après la défaite de la Prusse, responsable de la réforme du système de l'éducation nationale. En 1810, il sera l'ambassadeur de la Prusse à la cour de Vienne, donc le diplomate prussien le plus important des années de guerre contre la France. Après la chute de Napoléon, il représente la Prusse au congrès de Vienne et participe à l'élaboration des traités avec la France. Il est ministre pour les questions constitutionnelles, c'est-à-dire qu'il fait des projets pour une nouvelle constitution allemande – promise au peuple allemand par les rois et oubliée après les guerres. Humboldt était pour les Allemands éclairés l'espoir d'une réforme paisible du système politique de l'Allemagne. Mais les forces réactionnaires prirent le dessus, avec les conséquences que l'on connaît – et Humboldt abandonna la politique en 1820.

Mais ce qu'ignorent même beaucoup d'Allemands, c'est qu'il est certainement le philosophe du langage le plus important et l'un des pères fondateurs de la linguistique moderne. C'est à ce titre qu'il est – quasi à l'unanimité – célébré par les linguistes du monde entier.

Et c'est exactement ici, au cœur de son activité, que Wilhelm doit beaucoup à son frère Alexander. Alexander lui fournit les matériaux linguistiques sur les langues amérindiennes qui l'occupèrent pendant presque toute sa vie. En plus, Alexander met à la disposition de son frère son immense réseau international. Le célèbre Alexander ne cesse de promouvoir les travaux de son frère dans les milieux scientifiques de Paris. Et je dirais que Wilhelm doit aussi à son frère l'ampleur de son projet, les perspectives extra-européennes, la vision totale sur les langues du monde entier qui correspond à la vision globale d'Alexander. Et finalement, Alexander est peut-être le partenaire le plus important dans la discussion de ses idées linguistiques que je résume en quatre points.

Premièrement : *le langage est pensée*. Ou, selon les célèbres paroles de Wilhelm von Humboldt, «le langage est l'organe qui forme la pensée» [«das bildende Organ des Gedanken»] (*Gesammelte Schriften* VII: 53) ou le «travail de l'esprit» [«Arbeit des Geistes»] (VII: 46). Ceci nous semble presque banal aujourd'hui, mais ce tournant cognitif n'était pas encore général en 1800. Humboldt a hérité des Lumières européennes – de Bacon, Locke, Leibniz, Condillac – la conviction que le langage n'est pas seulement un instrument de communication mais qu'il est responsable de la production de la pensée, que le langage est donc avant tout cognition. Humboldt radicalise et systématise cette intuition.

Et les différentes *langues* sont, en tant que créations de la pensée, autant de «visions du monde» [*Weltansichten*]. Voilà le terme *Ansichten*, si important pour les frères Humboldt. *Weltansichten* – *Ansichten der Natur*, «visions du monde – visions de la nature», toujours liées à l'idée de pluralité. Wilhelm von

Belonging to the Pronouns I suppose, that ijahe, igahay, hianna, hianna on ahing, Nominative, anao, anao Circumst. or other oblique cases, no, nay, nae, noho Terms which seem always as suffixes.

Queria 2.

- If you have prepared some vocabulary of the language, or some papers concerning its grammatical form, it would be very precious to obtain a copy of them. If it be not the case, I beg you to send me the pronoun in its absolute and annexed state, the articles or case-signs of the declensions, and the type of the conjugation.
- You say, Sir, that *vahao, cato, lazao* are forms of the Imperative. Is the final *o* the sign of this form, and does it belong to the Imperative or to the Imperative? *It is the same termination? if it be not the same, why does milaza lose the final o?*
- *Suc. 9, 7. no lazai ny ny sasany, was said by them by some. Marc. 11, 4. no vaha ny izy seems to be the same construction; but why is i added as a suffix to laza and not to vaha?*
- I think to be in right in supposing, that *i* is the article of Proper Names. *Matth. 1, 2. What say stands Matth. 1, 1. ny Josely? In the little book treating of the persons spoken of in the Bible I don't find i before the names. What is the reason of the omission? I recollect at the 2^d sensitive i and ny an adopted Matth. 1, 1. zanany i Davida, son of D. 2^d ny no vady ny Abirahama izay nitaran'ny ny Isana This was wife of A. who brought forth*

the final o is the characteristic mark of the Imperative.

the final o belongs to the body of the word,

27. *dey. Man. I.*
 ननु दवंतं ब्रह्मणं वेदो विद्याम् (देवतायाः) सृष्ट्या यं तु कर्मणि यस्मिन्
 नन्मात्राहङ्काराः षड् तस्य ब्रह्मणः मन्युः प्रथमं प्रभुः,
 सप्रकृतिकस्य (देवतायाः) क हेतुः म तद् एव स्वयं भेजे मृत्युमानः
 पुनः पुनः .
 28. a. मन्युः कहेतुः स्यात् २८.
 २९. मन्युः कहेतुः स्यात् २९.
 ३०. मन्युः कहेतुः स्यात् ३०.
 ३१. मन्युः कहेतुः स्यात् ३१.
 ३२. मन्युः कहेतुः स्यात् ३२.
 ३३. मन्युः कहेतुः स्यात् ३३.
 ३४. मन्युः कहेतुः स्यात् ३४.
 ३५. मन्युः कहेतुः स्यात् ३५.
 ३६. मन्युः कहेतुः स्यात् ३६.
 ३७. मन्युः कहेतुः स्यात् ३७.
 ३८. मन्युः कहेतुः स्यात् ३८.
 ३९. मन्युः कहेतुः स्यात् ३९.
 ४०. मन्युः कहेतुः स्यात् ४०.

द्विष्मादिभिः, मुदुक्ते, धर्माधर्मक
 सतानृते,
 यद् यस्य सोऽ रधान् सर्गे,
 नत् तस्य स्वयं आविरोत् .
 यत् अर्धमिगान्य सतनः स्वयं एव
 प्रनुपर्यये,
 स्वानि स्वान्य् अपिपद्यन्ते तथा
 कर्माणि दैविकः .

लोकानां तु विवक्ष्ये पूर्ववाद्
 पारतः
 ब्राह्मणं, क्षत्रियं, वैश्यं, शूद्रं च
 निरवर्तयत् .
 द्विषा कृत्वा, आत्मनो देहं मर्देन
 पुत्रान् = धनम्,
 मर्देन नारी, तस्यां स विराजं
 प्रमृजन् प्रभुः .
 नपम् च तद्, प्रामृजद् यं तु
 स स्वयं पुत्रो विराद्,
 नं पां विन्, प्राप्स्य सर्वस्य मृष्टारं,
 द्विजसत्रपाः .
 मर्दं प्रजाः सिमृक्षुम् तु, तपम्
 तद्वा मुदुक्ते,
 पत्नी प्रजानां प्रमृजं च
 पदेषुन् आदितो दशः
 परीचिं, अत्रंगिसौ, पुरुस्त्यं,
 पुरुदं, क्रतुं,
 प्रवेत्तं

Dactylus

G W Y  **J. J. AUO. A.**

CHEROKEE PHENIX.

VOL. I. NEW ECHOTA, WEDNESDAY AUGUST 13, 1828. NO. 24.

EDITED BY ISAAC HARRIS, PRINTED WEEKLY BY ISAAC HARRIS, FOR THE CHEROKEE NATION.
 At \$2.50 if paid in advance, 63 in six months, or \$3.50 if paid at the end of the year.
 To subscribers who can read only the Cherokee language the price will be \$2.00 in advance, or \$2.50 to be paid within the year.
 Every subscription will be considered as continued unless subscribers give notice to the contrary before the commencement of a new year.
 Any person procuring six subscribers, and becoming responsible for the payment, shall receive a seventh gratis.
 Advertisements will be inserted at seven-pence cents per square for the first month, and thirty-seven and a half cents for each continuance; longer ones in proportion.
 All letters addressed to the Editor, post paid, will receive due attention.

G W Y **J. J. AUO. A.**
 WALKER, TAYLOR, & CO. PUBLISHERS.
 BOSTON, MASS.
 GEORGE M. TRACY, AGENT OF THE A. B. C. F. M. NEW YORK.
 REV. A. D. ENDR, CANANDAIGUA, N. Y.
 THOMAS HASTINGS, UTAH, N. Y.
 FRANKLIN S. COOPER, RICHMOND, VA.
 REV. JAMES COMPTON, BOULDER, S. C.
 WILLIAM MOULTON REID, CHARLESTON, S. C.
 COL. GEORGE SMITH, STANFORD, W. T.
 WILLIAM M. GIBBS, NASHVILLE, TEN.
 REV. BENNETT ROBERTS, PEVAL, ME.
 MR. TOWN, R. GARD, (AN UNBORN) UTAH.

They have last... and their love of noise and war. You see every one decently dressed in our own style. Instead of the roaring hours, you hear them join us in a song of Zion.
 "Kindred in Christ, for his dear sake, a hearty welcome here receive," &c. Listen and you will not only hear the expressions of gratitude to us and to God for the privileges they now enjoy, but you will hear these old warriors lamenting that their former kings, their fathers, and their companions in arms had been slain in the battle, or carried off by the hand of time, before the blessed Gospel of Christ had been proclaimed on these lengthened shores. Your heart would have glowed with devout gratitude to God for the crime, that while our simple food was passing round the social circle for their present gratification, the minds of these children of pagans enjoyed a feast of better things; and your thoughts, as should, like ours, would have glanced at a happier meeting of the friends of God in the world of glory. When our thanks were returned at the close of our long report, though you might not have been familiar with the language, you would have lifted up your heart in thankfulness for what already appeared as the fruits of your efforts here, and for the prospect of still greater things than these.

THE PHILANTHROPIST AND THE HERO IN CONTRAST.
 We think the wiser part of the world is growing weary of its great men; or is at least growing more correct in its estimate of greatness. For thousands of years it has paid its willing reverence to that class of men, whose whole employment is to injure and oppress the rest of men. It is beginning to require a more intellectual superiority. Orators and authors are the heroes of the day; and the same hearty and enthusiastic applause follows exploits of the mind, which was

their labor, and doubting sometimes whether it is not wholly vain. Such living sacrifices, we think, are even more illustrious than the dying self-devotion of martyrs; for it requires more strength to sustain the heart in the weary trial of life, than in the short agony of death. Milton complained with reason, that men were so eager to celebrate their destroyers, that they had left the better fortune of patience and heroic martyrdom unused; but he was too far before his age for even his mighty voice to reach us, or carried off by the hand of time, has found many a heart in our times, to reply to those indignant appeals, which found no answering chord in his own.—N. J. Kicker.

VERSATILITY OF THE FRENCH.
 Those who are fond of reconciling apparent contradictions in national character, may find amusement in attempting to account for the singular fact, that the French, who are so remarkable for their constitutional vivacity, and we had almost said, levity of character, should nevertheless have been unrivalled for nearly a century, in almost every department of scientific research. That they should have taken precedence of other nations in elegant literature, if such were the fact, would not be very surprising; for we should imagine we could discover a decided adaptation to such pursuits, in the prominent features of their character. But when we see them engaged with wonderful ardor and perseverance in those studies, which almost entirely exclude imagination and feeling, and demand for their successful prosecution, the severest efforts of reasoning and abstraction, we witness a phenomenon, of which we find ourselves unable to give a satisfactory explanation.
 Of what discordant elements must the character of that people be formed, who, within the short space of thirty years, have gone through a revolution so momentous, that it broke

young heads; the flowers on the brink seem to offer themselves to our young men; we are happy in hope, and we grasp eagerly at the beauties around us; but the stream hurries on, and still our hands are empty.
 "Our course in youth and manhood is along a wider and deeper flood, and amid objects more striking and magnificent, we are animated by the moving picture of enjoyment and industry which passes before us; we are excited by some short lived success, or depressed and rendered miserable by equally short-lived disappointment. But our energy and our dependence are both in vain. The stream bears us on, and our joys and our griefs are alike left behind us, we may be shipwrecked but we cannot anchor; our voyage may be hastened or retarded, but it cannot be delayed; whether rough or smooth, the river hastens towards its home, till the roaring of the ocean is in our ears, and the foam of his waves is beneath our keel, and the lands lessen from our eyes and the floods are lifted up around us, and the earth loses sight of us, and we take our last leave of earth and its inhabitants, and of our farther voyage there is no witness, but the infinite and Eternal.
 "And do we still take so much anxious thought for the future days, when the days which are gone by have so strangely and uniformly deceived us? Can we still so set our hearts on the creatures of God, when we find by sad experience, that the Creator only is permanent? Or shall we not rather lay aside every weight and every sin which does most easily beset us, and think of ourselves henceforth as wayfaring persons only who have no abiding inheritance but in the hope of a better world; and to whom even that world would be worse than hopeless, if it were not for our Lord Jesus Christ, and the interest which we have obtained in his merits."
 There is a religion which is too sincere for hypocrisy.

Humboldt accomplit et confirme le tournant cognitif de la philosophie du langage en le combinant avec l'enthousiasme leibnizien pour la diversité. La diversité des langues est une richesse de l'esprit humain, la «merveilleuse variété des opérations de notre esprit» (Leibniz).

Deuxièmement : puisque les langues, prises ensemble, sont la pensée de l'humanité, il faut créer une linguistique comparative de toutes les langues du monde. Humboldt parle plutôt de «l'étude comparative des langues» [vergleichendes Sprachstudium]. Et il dresse un projet ambitieux pour une telle «étude», un vaste ensemble de recherches descriptives de toutes les langues du monde. L'approche synchronique, descriptive et cognitive distingue ce comparatisme anthropologique du comparatisme historique des Bopp et Grimm et de la linguistique dominante du XIX^e siècle.

Troisièmement – et c'est par cela que le projet de Humboldt se différencie du Mithridate de Vater –, la structure linguistique doit chercher à saisir systématiquement l'individualité de chaque langue dans sa structure interne ou sa «cohésion interne» [innerer Zusammenhang (IV: 10)]. Et c'est la grammaire qui constitue le noyau de leur structure. Friedrich Schlegel avait dit dans le livre cité qu'il fallait mettre la grammaire – la structure interne – au centre de la linguistique comparée.



Finalement – et le parallélisme est absolument frappant dans l'approche scientifique de Wilhelm et d'Alexander – l'étude des langues ne finit pas là, elle n'est donc jamais seulement analyse et dissection de la *structure* des langues. Cette mise en dictionnaires et en grammaires, nécessaire certes, Humboldt l'appelle le « squelette mort » des langues (VI: 147). Pour lui, l'étude des langues doit prendre en considération des textes, des *discours*, la littérature, toute la production langagière dans une langue. C'est là seulement, dans l'usage, dans la production concrète des locuteurs et des écrivains, que l'on saisit ces individus vivants que sont les langues, ce que Wilhelm appelle leur *caractère*.

Et ceci est exactement ce que fait Alexander pour la nature. Bien sûr, lui aussi, il analyse, il segmente, il pèse et mesure, mais ce n'est pas tout. Il ne s'arrête pas là. La génialité de son approche de la nature, la spécialité humboldtienne, ce sont exactement des *tableaux* de la nature vivante, les

Ansichten der Natur, par exemple la cataracte de l'Orénoque, des vues d'ensembles individuelles et vivantes. C'est exactement ce que voudrait faire son frère pour les langues : *Ansichten der Sprache* : tableaux, vues des langues. Mais c'est Alexander qui a réalisé ce rêve d'un écrivain, « le traitement esthétique d'objets naturels » [ästhetische Behandlung naturhistorischer Gegenstände]. C'est ici que les deux frères utilisent le même terme méthodologique, le terme *Totaleindruck* [« impression totale » (Humboldt 1808: 5)]. C'est cela le but de leurs tableaux, de leurs vues, de leur *Ansichten* : donner un *Totaleindruck*.

Comparé à Alexander, Wilhelm von Humboldt a réalisé une part beaucoup moins importante de son immense projet. Il a écrit moins de « tableaux linguistiques » que son frère n'a écrit de tableaux de la nature. Il n'a pas beaucoup publié de son vivant. Mais il fut la personnalité de son temps la mieux informée sur les langues du monde et il a continuellement travaillé et écrit sur les langues les plus diverses. Après le grec (la langue qu'il admirait le plus), le basque et les langues américaines, les découvertes de Champollion l'incitent à s'occuper des hiéroglyphes, la naissante linguistique indo-européenne le pousse vers le sanscrit, il discute du chinois avec Jean-Pierre Abel-Rémusat, et finalement il écrira une grande étude sur le kawi et les langues austronésiennes dont l'introduction est l'œuvre majeure de Humboldt : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues* [Sur la diversité de structure des langues humaines], publiée en 1836, une année après sa mort.

Son succès scientifique n'est venu qu'avec un grand retard et concerne plutôt ses idées générales sur le langage. Humboldt fut redécouvert au début du XX^e siècle comme un théoricien de la

linguistique moderne, soit pour une théorie culturelle de la linguistique (Vossler), soit pour la linguistique structurale (Saussure, Benveniste, Bloomfield, Whorf, Chomsky). Et il a inspiré toutes les philosophies du langage qui ne dépendent pas du modèle analytique anglo-saxon.

Alexander et les Chaymas

Alexander est le scientifique mondialement connu, avec une grande œuvre, écrite dans la langue globale du temps, en français. Il a aussi écrit en allemand, pour le grand public. Ses *Ansichten der Natur* [Tableaux de la nature] et son *Cosmos* furent de très grands succès qui enthousiasmèrent toute la nation pour les sciences de la nature. Mais ses travaux politiques et historiques sont moins connus. Ainsi, par exemple, le grand livre sur les monuments artistiques de l'Amérique, les *Vues des Cordillères*, n'a été traduit en allemand qu'en 2004. Les livres sur la situation politique et sociale de Cuba et du Mexique ont surtout trouvé des lecteurs dans le monde hispanophone. Par conséquent, celui que Jean Rousseau (1992) appelle, dans un bel article, « un autre Humboldt linguiste », est encore à découvrir.

Dans le premier tome de sa *Relation historique*, Humboldt interrompt le récit du voyage au chapitre IX. En octobre 1799, Alexander et Bonpland sont rentrés de leur premier voyage dans la forêt et se retrouvent de nouveau dans le port de Cumaná. Avant de continuer le voyage et le récit, Alexander se penche sur les mœurs, les langues et l'origine commune des tribus indigènes, donc sur des choses « qui touchent de si près l'histoire du genre humain » (Rel. I: 458). Et il avoue même que cet intérêt-là sera plus fort que son intérêt pour les choses de la nature : « À mesure que nous avancerons dans l'intérieur des terres, cet intérêt l'emportera sur celui des phénomènes du monde physique » (458).

Cette phrase seule nous dit déjà combien il est faux de voir dans Alexander von Humboldt seulement le naturaliste. Humboldt s'occupera dans ce chapitre surtout du peuple des Chaymas. La description des Chaymas commence par un tableau de leurs traits physiques pour passer aux mœurs (vêtements, mariage, hygiène, travail) et finit par un long passage sur leur langue (474-491).

Humboldt commence ses réflexions sur les langues par le biais de la *pensée* ou plus exactement par la question du rapport entre langue et pensée, c'est à dire la question la plus importante de toute philosophie du langage. Nous avons vu que son frère appelle le langage « l'organe formateur de la pensée » ou « le travail de l'esprit ». Humboldt se demande pourquoi les Indiens ont tant de difficultés à apprendre l'espagnol bien qu'ils apprennent facilement d'autres langues américaines. Et il en voit la raison dans la profonde différence structurale entre l'espagnol et les langues américaines, d'un côté, et dans une affinité structurale des langues américaines, de l'autre. Humboldt croit donc que les langues amérindiennes, malgré leurs vocabulaires totalement divergents, auraient une *structure grammaticale* semblable, qu'elles auraient « pour ainsi dire une même physionomie » (477).

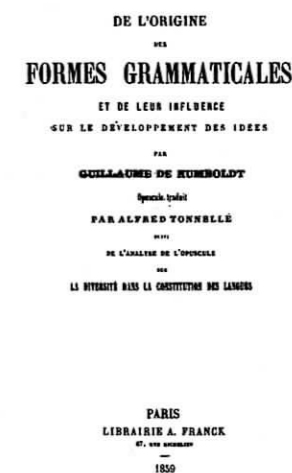


Table des consonnes du Dese mague, comparées avec celle
retrouvées dans les langues de Java et de Sumatra.

| Langue | Consonnes |
|------------|-----------|
| Dese mague | ... |
| Java | ... |
| Sumatra | ... |

Cette opinion semble être périmée aujourd'hui, mais elle était la *communis opinio* parmi les américanistes jusqu'au *XX^e* siècle : grammaire semblable, vocabulaire différent². De toute façon, cette conviction donne à la présentation de la grammaire chaymas le caractère d'une esquisse grammaticale de toutes les langues des Amériques. Si toutes ont la même structure, «une même physiologie», il suffit d'en décrire une seule (et la liste des mots, en note, représenterait alors l'individualité de cette langue). Dans son esquisse linguistique, Humboldt relève quelques traits grammaticaux : les pronoms personnels, le verbe être, le pluriel, l'ordre des mots (CVS), des traits phonologiques et, ce qui est le plus important : «l'incorporation» ou «l'agglutination» [*sic!*] – ces termes semblent même avoir été inventés par Alexander! (486) – des morphèmes lexicaux et grammaticaux, donc justement ce trait

structural qui, depuis Friedrich Schlegel, est au centre de l'opposition entre les langues américaines et les langues européennes qui, elles, sont des langues à flexion.

En accentuant ainsi les différences entre langues américaines et langues européennes, Humboldt ne semble que reproduire les convictions et préjugés des linguistes de son temps, notamment ce qu'avait écrit Friedrich Schlegel sur cette grande opposition. Mais, pour comprendre la position de Humboldt et pour voir dans quelle mesure il suit son frère – ou peut-être est-ce le frère qui suit Alexander? – il faut relever deux importantes réserves à ces opinions générales.

Premièrement, pour Alexander, la différence structurale entre les langues américaines et les langues européennes n'est pas une différence qui constituerait deux *classes* de langues ou – en fin de compte – une scission en deux classes d'hommes et en deux manières de penser comme chez Schlegel : les Européens d'un côté et les Sauvages de l'autre. Alexander critiquera – en 1817, donc bien avant son frère qui écrira sur la question seulement en 1820 et plus tard – cette position de Schlegel : «Nous n'admettons pas un principe unique et absolu dans la classification des langues» (486). Car «Il en est des langues comme de tout ce qui est organique dans la nature; rien n'est entièrement isolé ou dissemblable» (486). Il s'agit donc seulement d'une «tendance» (486) dans les langues. Et plus tard, dans le tome III de la *Relation* (en 1825), Alexander sera, avec son frère, très critique envers ces

classifications simplistes : «Plus on pénètre dans la structure d'un grand nombre d'idiomes, et plus on se défie de ces grandes divisions des langues (par bifurcation) en langues synthétiques et langues analytiques³» (Rel. III: 176). Il s'agirait là d'une «trompeuse simplicité» (176).

Alexander partage donc pleinement l'opinion de son frère, selon laquelle ce qui importe dans la description des langues, ce n'est pas tellement la répartition en classes, «comme par exemple les familles des plantes» (IV: 11), mais la description de leur «cohésion interne» (IV: 10), c'est-à-dire de leur individualité.

Le deuxième point sur lequel Humboldt se distancie de l'opinion générale sur les langues et leurs différences est le suivant : bien que la structure d'une langue ait de l'importance pour la pensée des hommes, il n'y a pas de *déterminisme linguistique*. Humboldt est donc critique à l'égard de ce que nous appelons aujourd'hui le relativisme linguistique. Il n'y a pas de «fascisme» de la langue (Barthes). Alexander discute ce problème avec un exemple célèbre. Il remarque que les Chaymas ont des difficultés extrêmes «à saisir tout ce qui tient à des rapports numériques» (Rel. I: 475). Mais il ne croit pas que ce soit un effet de leur langue. Les structures des langues ne sont pas des prisons de la pensée et n'empêchent pas de passer outre. De là sa question rhétorique : «Droit-on que les nombres des Européens ne vont pas au-delà de dix, parce que nous nous arrêtons après avoir formé un groupe de dix unités?» (476). On pourrait ajouter : le fait que les Français comptent d'une manière absurde – il faut faire tout un calcul, 4 x 20 + 19 (quatre-vingt-dix-neuf), pour former un simple chiffre, 99 – ne les a pas empêchés d'avoir des caisses qui fonctionnent dans les supermarchés et des mathématiciens célèbres.

À la fin de ses réflexions linguistiques, Alexander pose explicitement la question de savoir si les langues américaines, donc les langues «par agrégation» (incorporation, agglutination), sont des obstacles à la culture et à la pensée (489). En citant l'exemple d'une grande langue de culture, celui de l'égyptien qui n'est pas une langue à flexion, il conclura que les êtres humains peuvent arriver à toutes les hauteurs de la pensée en toute langue. C'est-à-dire, pour reprendre les formules de son frère, le langage est l'organe formateur de la pensée et les langues individuelles sont autant de «visions du monde» qui donnent une certaine tendance à la pensée, certes. Mais la pensée ne s'arrête pas à la langue et la langue nous permet d'aller outre. Ou, pour reprendre cette belle phrase d'Alexander qui est la conclusion philosophique de ses recherches linguistiques : «Convenons que les peuples [...] trouvent dans les langues les plus bizarres le secret d'exprimer avec clarté les conceptions de l'esprit, et de peindre les mouvements de l'âme» (490).

Notes
1. Nous avons reconstruit le travail sur les langues américaines dans six volumes de notre édition des écrits linguistiques de Wilhelm von Humboldt (1994-2013), cf. Jürgen Trabant, «L'édition des œuvres linguistiques de Humboldt. Le sort d'un legs intempestif», in Anne-Marie Chabrolle-Cerretini (éd.), *Wilhelm von Humboldt. Éditer et lire Humboldt*. Les dossiers d'H. E. L., n° 1, Paris, SHESL, 2002.
2. Mary R. Haas, «Grammar or Lexicon»? The American Indian side of the question from Duponceau to Powell», in IJAL, 35/1969, p. 239-255.
3. Ceci n'est pas tout à fait exact : il ne s'agit pas ici de l'opposition entre langues synthétiques et langues analytiques, qui sont toutes deux des langues à flexion, mais de la plus profonde «bifurcation» entre langues à flexion et langues à incorporation-agglutination-agrégation.